Ami du Clergé du 16 juin 1932

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête de la Visitation. — Le modèle de la charité, 337.
Sur les Epitres du dimanche. — XXXIV. 7e *Dim. après la Pentecôte :* La rénovation chrétienne : la pénitence, 339. — XXXV. 8e *Dimanche :* La vie en Dieu, 341.
La Liturgie de la messe. — VII. Le Canon, la Préface, le *Sanctus,* 343. — VIII. Les prières qui précèdent et suivent la consécration, 345.
Pour une Adoration perpétuelle. — I. Les triomphes de l'Eucharistie, 346.
Pour la fête des Anciens d'un Patronage. — « Une idée à qui un cœur a donné la vie, » 350.
Varia. — *Pour une Mission paroissiale.* — I. Lettre d'invitation à la mission, 351. — II. Remerciements aux missionnaires, 352.

POUR LA FÊTE DE LA VISITATION

LE MODÈLE DE LA CHARITÉ

Mes frères,

L'évangéliste S. Luc vient de faire le récit de l'Annonciation. Il a transcrit pour les générations à venir les paroles à jamais mémorables qui décident le plus grand événement de l'histoire de l'humanité et qui ont fleuri sur les lèvres de la Vierge de Nazareth comme l'épanouissement spontané et naturel de son âme très sainte, de son humilité, de sa sagesse, de son obéissance, de sa charité pour Dieu et pour nous, de son amour de la souffrance : « Voici la petite esclave d'amour du Seigneur, qu'il me soit fait suivant votre parole. »

Brusquement, sans un cri d'admiration devant l'ineffable mystère accompli, sans un mot de gratitude à la bénie entre toutes les femmes qui y joue un si grand rôle, brusquement il achève son récit : « Et l'ange la quitta. »

Luc, c'est l'historien érudit, consciencieux, ordonné, qu'il s'est proposé d'être en écrivant la vie de Notre-Seigneur [1]. Mais c'est aussi le maître historien d'une belle culture littéraire, dont le récit donne la sensation des événements qu'il raconte. Il précipite les derniers instants de la scène de l'Incarnation, parce que, à ces minutes mêmes, le mouvement de la grâce de Dieu presse Marie de commencer d'exercer autour d'elle sa mission : « Dès ce jour-là, Marie se leva, et se rendit en hâte dans les montagnes. » (I, 39).

Prenons-y garde, le mystère de l'Annonciation, le grand mystère de la vie de la T. S. Vierge, le mystère qui lui confère son éminente dignité de Mère de Dieu et sa grande mission de Mère des hommes, ce mystère a transformé l'âme de Marie, comme des événements marquants transforment parfois certaines existences humaines. Car, si sainte que fût Marie, elle pouvait monter encore et toujours, puisque l'idéal c'est l'infini : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. » (Math., V, 48). Il y eut à cet instant solennel de sa vie une effusion nouvelle de la grâce dans son âme, grâce que lui valut l'acte héroïquement méritoire de son *fiat,* grâce qu'exigeait encore sa préparation immédiate à la maternité divine, grâce que lui conféraient surtout les merveilleuses opérations en elle de l'Esprit-Saint et son contact avec le Saint des Saints, Jésus.

Et parce qu'il y a maintenant dans son cœur plus d'amour de Dieu qu'auparavant, il y a aussi plus d'amour pour le prochain. Et il faut que cet amour se manifeste. C'est le mystère de la Visitation, modèle de la charité corporelle et de la charité spirituelle.

I

Dans ses communications à la Vierge de Nazareth, l'archange de l'Annonciation a révélé à Marie la maternité prochaine de sa cousine Elisabeth. Marie voit dans cette situation de sa cousine une occasion de rendre service. Et aussitôt elle part pour Hébron, domicile d'Elisabeth et de Zacharie.

« *Charitas non quærit quæ sua sunt.* L'homme charitable ne se recherche pas lui même. » (I Cor., XIII, 5). La charité est oubli de soi pour penser aux autres. Elle suppose une âme désintéressée.

C'est le premier trait de la Vierge qui s'en va chez sa cousine.

Elle vient d'apprendre coup sur coup qu'elle sera Mère de Dieu et que sa cousine aussi sera mère. Dans sa conduite extérieure, elle semble oublier la grande nouvelle pour ne retenir que l'autre. Sa tranquillité, son chez-soi, sa maison, maintenant surtout qu'elle a Jésus avec elle, quel attrait cela devait exercer pourtant sur son cœur !

Et elle se hâte, *cum festinatione.* A peine la pensée de ce voyage lui est-elle venue qu'elle se met en route. Qu'il y ait vingt-cinq lieues à couvrir par les chemins de montagne, *in montana,* toujours difficiles et pénibles, cela ne l'arrête pas.

C'est que la charité est une flamme qui dévore : *Charitas Christi urget nos* (II Cor., V, 14). Elle met à rendre service et à faire plaisir un empressement qui marque son désintéressement et qui en double le prix. Quand le cœur y est, il y a toujours de l'élan.

Et cet élan, rien ne le brisera : ni les peines, ni les fatigues, ni les difficultés à surmonter. Rien ne rebute la charité. Elle vient à bout de tout.

Pensons à ce que représente de fatigues, pour une jeune femme, pareille distance en pareil pays : tant de lieues à franchir par des chemins ou des sentiers de montagne, non pas en voyage d'agrément, mais pour rendre service.

Et quand elle arrive à Hébron et qu'elle entre dans la maison de Zacharie, comme sa cousine

[1] *Visum est et mihi, assecuto omnia a principio diligenter, ex ordine tibi scribere.* (Luc, I, 3).

s'avance à sa rencontre, elle, avec une charité humble et prévenante, la première, salue Elisabeth. Elisabeth sera la mère du Précurseur, de celui dont Notre-Seigneur dira que parmi les enfants des hommes il n'en est pas né de plus grand. Mais elle, Marie, ne sera-t-elle pas la Mère de Dieu ? Et Jean-Baptiste, si grand parmi les prophètes et si saint parmi les saints, ne se déclare-t-il pas indigne de dénouer la chaussure du Messie ? Mais, nous l'avons dit, la charité est oubli de soi. Elle supprime les distances. Avec une grâce et un charme qui ravissent, elle fait des plus grands les plus prévenants, les plus simples, les plus familiers.

Et alors elle provoque les mêmes sentiments dans le cœur des autres. C'est la réciprocité des procédés aimables. Les rapports deviennent faciles, courtois, agréables, car la charité est conquérante.

Ne le voyons-nous pas à ce mutuel échange de respectueuses salutations entre Marie et sa cousine ? Au salut de la Mère de Dieu, sous l'inspiration du St-Esprit qui lui révèle le mystère opéré en la Vierge, Elisabeth s'incline à son tour devant sa jeune parente et la félicite de sa foi en la parole de l'ange et de son incomparable dignité. Et Marie, en épanchant son âme dans le *Magnificat*, fait tout remonter vers Dieu qui va être pendant trois mois le lien de leurs cœurs et de leur vie commune.

Car Marie est venue pour rendre service à sa cousine déjà âgée qui va devenir mère. Trois mois entiers, elle vaquera charitablement avec Elisabeth aux soins du ménage. Elle prendra pour elle les plus gros travaux afin de lui épargner toute fatigue. Elle, la reine, elle sera la servante de sa servante.

Entrons, sans nous étonner, dans tous ces menus détails que suggère le récit de la Visitation dans l'Evangile. Si les statues et les images de Marie nous ont habitués à la voir dans sa majesté de Reine ou sa douceur de Mère, la pensée du train si ordinaire de sa vie quotidienne ne nous est pas assez familière. Marie domine peut être notre vie, mais elle ne s'y mêle pas. Nous ne vivons pas assez avec Marie, c'est-à-dire avec la vue habituelle de ces aspects si simples de son existence, pour les reproduire avec fidélité sur le canevas de notre vie si semblable à la sienne.

La Vierge de la Visitation attentivement regardée et simplement méditée, par exemple, en récitant notre Rosaire, nous rappellerait qu'autour de nous il y a des services à rendre, bien des façons de se rendre utile, toutes les œuvres de miséricorde corporelle à exercer envers les voisins, les malades, les indigents. Elle nous montrerait à nous y prêter comme elle, dans l'oubli de nous-mêmes, avec empressement, au prix du sacrifice, gracieusement et sans compter. Elle nous amènerait ainsi peu à peu à réaliser dans notre vie l'idéal de la charité décrit par S. Paul (I Cor., XIII, 4-7), de cette charité qui est patiente et bonne, qui ignore toute jalousie ou faux zèle, qui exclut toute vue intéressée, toute aigreur ou vivacité, toute rancune ou amertume, toute joie maligne, et qui sympathise avec tout ce qui est beau, bon et vrai.

Mais pénétrons plus avant dans ce mystère. Car une charité plus haute encore que celle-là a conduit Marie chez sa cousine. Plus qu'aux corps, elle va faire du bien aux âmes et elle sera pour nous le modèle des œuvres de charité spirituelle.

II

Ici, en effet, commence de se manifester un des traits qui caractérisent la sainteté de Marie.

Nous savons que la T. S. Vierge est le canal et la distributrice de toutes les grâces du bon Dieu pour tous les hommes. Elle n'a pas seulement en elle de quoi se sanctifier, comme tous les élus, de quoi sanctifier son entourage, son milieu, le cercle de son influence, comme tous les saints, mais de quoi nous sanctifier tous.

Elle a maintenant Jésus dans son cœur. Il faut qu'elle le porte à d'autres. Sa charité la pousse à en faire part autour d'elle.

C'est Jean le Précurseur qui sera le premier touché par cette grâce qui rayonne d'elle : dès qu'Elisabeth entendit la voix de Marie qui la saluait, nous dit l'Evangile, son enfant tressaillit dans son sein.

Il tressaille de joie : car à cet instant même il est purifié de la tache originelle et sanctifié avant sa naissance, selon ce que l'ange avait annoncé : « Il sera rempli du St-Esprit dès le sein de sa mère. » (Luc, I, 15). La grâce de Jésus, portée par la voix de sa mère, comme pour nous par l'eau du baptême, pénètre jusqu'à cet enfant et le purifie miraculeusement en vue de sa mission de Précurseur. Son intelligence, au moins momentanément, s'éveille chez lui aussi, pour qu'il corresponde à cette grâce magnifique. Plus tard, quand il montrera Jésus à ses disciples en disant : « Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde, » non seulement il annoncera l'avenir, mais aussi il rappellera le passé, cet instant où il salue par un joyeux frémissement cette visite de la Sainte Vierge à sa mère, qui effaça son péché, qui lui apporta la grâce de la régénération.

Mais de Jean-Baptiste les dons de Dieu se répandent aussi sur sa mère. Aucune parole, pas un demi-mot, nul sous-entendu de la part de Marie n'avait laissé transpirer autour d'elle, pas même auprès de S. Joseph, le mystère de son colloque avec l'archange dans la chambre de Nazareth. Aucun des passants qui avaient croisé en route Marie qui se hâtait vers Hébron n'avait soupçonné rencontrer la Mère de Dieu.

Et voici qu'une illumination soudaine et miraculeuse de l'Esprit-Saint, toujours suscitée et portée par la voix de Marie, découvre à Elisabeth le mystère qui s'est opéré en sa jeune parente. Et, sous cette inspiration, elle ne peut retenir l'explo-

sion de son admiration et de son humilité. Elle s'écrie à haute voix, dit l'Evangile, et ce cri reprend la parole de l'archange Gabriel et prélude à la louange que tous les siècles lui répéteront : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes et le fruit de vos entrailles est béni. Et d'où me vient l'honneur de recevoir la visite de la mère de mon Seigneur ? »

Ces miracles de grâce qui viennent de se produire sur le seuil de la maison de Zacharie, dès l'entrée de la Vierge, peuvent nous faire présager ce que furent, pendant le séjour que Marie prolongea trois mois, les grâces répandues sur ce foyer par l'entremise de celle qui portait l'Auteur même de la grâce. Comme le dira S. Ambroise, « la grâce coulait comme une mystérieuse onction sur S. Jean-Baptiste, le futur athlète du Christ, auquel étaient réservés de si rudes combats [1]. » Et de leur côté, les deux femmes bénies s'édifiaient l'une l'autre et grandissaient dans l'amour de Dieu, par cette mutuelle confidence des bienfaits reçus, dont le salut d'Elisabeth et le *Magnificat* de Marie nous font soupçonner l'humilité, la reconnaissance et la ferveur.

Nous constatons ici cette façon suréminente, tout à fait à part, uniquement à elle, qu'avait Marie d'agir sur les âmes pour leur donner Jésus. De même qu'une force miraculeuse rayonnait du vêtement du Christ, ainsi de la voix, des gestes, de la présence de Marie émanait quelque chose de physique, d'enveloppant, d'irrésistible, qui s'emparait des âmes, les dominait et les gagnait à Jésus, comme nous le voyons à la Visitation, à Cana et au Cénacle le jour de la Pentecôte. Et c'est encore aujourd'hui la manière victorieuse et suave de cette convertisseuse des pécheurs et de cette ravisseuse des cœurs.

Mais tous et chacun, suivant nos moyens, notre situation, notre sphère d'influence, nous pouvons et nous devons donner Jésus aux âmes. Il ne le faut pas garder pour soi. La loi de la charité ne nous permet pas cet égoïsme.

Elle met pour cela à notre disposition toutes les œuvres de miséricorde spirituelle. Une parole, un bon conseil, un mot de consolation, un exemple, un peu de patience et de support mutuel, un sourire d'amabilité, un acte de dévouement, la prière sous toutes ses formes et à toutes les intentions suffisent pour éveiller Jésus dans une âme, comme l'approche de Marie éveille Jésus dans l'âme de Jean-Baptiste.

Pour le chrétien, ainsi que pour Marie, sa charité envers le corps aboutit au triomphe de la charité spirituelle, pourvu que, comme la Vierge, il porte lui-même Jésus dans son cœur.

* *

Que d'autres pensées auraient pu retenir notre attention dans ce mystère !

Nous y voyons Jésus commencer ses miracles par Marie. C'est par la parole de Marie qu'il accomplit son premier et plus grand miracle de grâce : la sanctification de S. Jean-Baptiste. Et déjà, avant que de naître, il nous enseigne par là que toute faveur et toute grâce nous viendront par Marie.

Nous y entendons le *Magnificat*, la seule prière que la Sainte Vierge ait composée, le plus grand sacrifice de louange que Dieu ait reçu dans la loi de grâce, le plus sublime et le plus relevé de tous les mystères.

Si nous nous sommes arrêtés dans ce mystère à l'exemple de charité complète et parfaite pour le corps et pour l'âme que nous donne notre Mère, c'est qu'il ne faut jamais cesser de nous entraîner à la pratique de cette vertu. Notre-Seigneur en a fait son commandement à lui, le commandement semblable à celui de l'amour de Dieu et la mesure de notre condamnation ou de notre pardon. Il nous a dit et il nous a fait dire : « Par-dessus tout ayez entre vous la charité (Col., III, 14) ; c'est à cela qu'on vous reconnaîtra pour mes disciples. » (Jo., XIII, 35).

[1] Migne, P. L. XV, 1562.

SUR LES EPITRES DU DIMANCHE

XXXIV

7e Dimanche après la Pentecôte

LA RÉNOVATION CHRÉTIENNE : LA PÉNITENCE

Mes frères,

Une fois l'homme délivré, par la miséricorde divine, du péché originel, il semble que son principal souci doive être de ne plus s'exposer aux peines et aux châtiments que Dieu tient suspendus sur les coupables. Il n'en est malheureusement rien, et « la faiblesse de notre chair, » ainsi que s'exprime S. Paul, nous entraîne dans toutes sortes d'erreurs qui déplaisent au bon Dieu et nous font courir les pires dangers.

I

Rien, en effet, de plus périlleux que le péché actuel. Il s'oppose à la faute initiale en ce que nous le commettons par nous-mêmes, volontairement et librement. Voilà aussi pourquoi il est plus sévèrement châtié. Quelle que soit la solidarité qui nous lie à nos premiers ancêtres, il n'en reste pas moins que ce sont eux, et non pas nous, qui ont été personnellement coupables. Il en va tout autrement lorsque nous commettons un péché actuel. Ici c'est bien nous-mêmes qui voulons enfreindre la loi. Personne autre que nous ne peut être rendu responsable de notre geste. Ce sera donc nous qui devrons en porter toute la peine.

Cette peine, d'ailleurs, variera équitablement suivant la gravité de notre désobéissance. Le péché véniel ne nous expose qu'aux sanctions du purgatoire (sanctions déjà pourtant redoutables), parce qu'il ne nous retire pas l'état de grâce et qu'il se borne à refroidir notre intimité avec Dieu

sans la supprimer totalement. Le péché mortel, au contraire, nous constitue dans un état de révolte qui nous prive de la grâce sanctifiante, fait de nous les ennemis de Dieu et nous rend passibles de l'enfer éternel. Ses répercussions sont donc effroyables. Aussi Dieu a-t-il voulu qu'une pareille condamnation ne soit encourue que lorsque, vraiment, l'homme a eu l'intention nettement arrêtée de se détourner de son Créateur.

Pour qu'une faute, pratiquement, soit mortelle, trois conditions sont requises : la gravité de l'acte pris en lui-même, la connaissance claire que nous avons eue de sa malice et la volonté perverse qui nous a portés à le commettre, quoique nous sachions bien qu'il était mauvais et interdit. On est certes forcé de convenir que lorsqu'un enfant de Dieu sait que quelque chose outrage gravement son Père et qu'il s'obstine à l'exécuter quand même, il devient à la fois le pire des ingrats, puisqu'il attriste son plus grand bienfaiteur, et le pire des rebelles, puisqu'il place sa fantaisie du moment au-dessus de l'ordre voulu par Dieu. Rien d'étonnant, par suite, à ce que la répression soit rude ; rien d'étonnant, non plus, puisque l'offense est sans mesure, à ce que la peine n'ait plus de limite dans sa durée.

La tendresse de Dieu ne perd, d'ailleurs, jamais ses droits. Toutes les fois que son regard, qui scrute les pensées les plus cachées, découvre que l'intention coupable ne fut pas véritablement réalisée, il accorde le bénéfice des circonstances atténuantes : malgré la gravité intrinsèque de leur matière, bien des fautes ne seront punies que comme des péchés véniels, parce qu'elles n'ont pas été suffisamment méditées et consenties. Mais, par contre, toutes les fois que les trois éléments constitutifs du péché mortel se trouveront réunis, aucune échappatoire ne soustraira le coupable à la justice de l'Eternel.

Il n'est pas nécessaire que l'acte mauvais se produise publiquement, ni même extérieurement : aussitôt qu'une pensée, un désir opposés à la loi sont accueillis favorablement en notre âme, la faute est commise et peut être mortelle. Il y a des péchés d'intention aussi bien que des crimes matériellement exécutés. Les premiers échappent à la justice des cours d'assises, qui ne peuvent pénétrer les secrets des cœurs. Mais ni les uns ni les autres n'éviteront la sentence suprême du Juge qui lit au fond des cœurs.

II

En toute rigueur d'équité et de logique, Dieu aurait parfaitement le droit de ne pardonner jamais ni sous aucun prétexte à ses fils indignes. L'homme savait ce qui l'attendait s'il ne demeurait pas fidèle à la loi universelle ; il a voulu quand même violer cette loi : tant pis pour lui. Il ne possède plus aucun droit à rien attendre du Seigneur qu'il a méconnu et, implicitement au moins, renié.

Pourtant ce serait mal connaître la bonté céleste que de supposer qu'elle veuille livrer à d'horribles châtiments, pour l'éternité, un malheureux qui n'eut qu'un instant de faiblesse et qui, loin de s'obstiner dans son erreur, la reconnaît et en demande pardon. Sans y être obligé le moins du monde, le Très-Haut, par générosité pure, a institué dans le Nouveau Testament un sacrement qui efface les plus graves fautes et nous réconcilie avec lui.

Ce signe sensible et sacré s'appelle la Pénitence. Il est basé sur ce principe que, si l'homme est incapable de mériter et d'obtenir son pardon, le Christ, lui, a pu, en se substituant aux pécheurs, expier suffisamment en leur nom et leur appliquer les mérites qu'il a accumulés durant toute son existence terrestre, durant sa Passion douloureuse, et spécialement sur la croix. Gardons-nous, toutefois, de conclure qu'une telle faveur sera accordée automatiquement aux coupables, sans qu'ils fassent le moindre effort pour l'implorer du ciel. Le moins que Dieu attende d'eux, c'est la rétractation de leurs égarements et la résolution de n'y plus retomber. D'ailleurs là comme dans toute l'économie de notre salut, le Seigneur tient à ce que notre action personnelle seconde l'œuvre de la grâce.

Pour nous affranchir des péchés, dont l'Apôtre nous dit que nous avons été littéralement les esclaves, plusieurs conditions seront donc requises. La première sera un regret sincère. Les motifs ne nous manquent pas de gémir sur notre rébellion ; les uns nous sont inspirés par l'attachement que nous nous portons à nous-mêmes et nous représentent le triste sort que notre aveuglement nous a ménagé : il ne s'agit de rien moins que du ciel perdu et de l'enfer menaçant. D'autres s'inspirent d'une pensée plus généreuse : le remords que nous causent les tortures de Jésus qui s'est contraint aux pires douleurs pour éviter notre châtiment. Tous ceux-là sont désignés sous le nom de « contrition imparfaite, » ou « attrition, » et ne suffisent à nous justifier qu'avec le concours du sacrement de pénitence. Il en est un, bien supérieur, qui de lui-même nous réconcilie déjà avec Dieu, sauf l'obligation qui subsiste de recevoir l'absolution sacramentelle : c'est celui qui nous incite à regretter nos fautes pour l'amour de Dieu. C'est celui que l'on nomme « contrition parfaite » et auquel nous devons toujours nous efforcer d'atteindre, autant que cela est possible.

De même que l'on ne conçoit pas comment Dieu nous pardonnerait des péchés dont nous n'aurions pas le repentir, ainsi on ne saurait comprendre que le ciel manifeste son indulgence à l'égard de pécheurs qui, pour l'avenir, ne renonceraient point à leurs errements. La seconde condition de la miséricorde est donc le ferme propos. Quoi de plus normal et de plus juste ? Affirmer à la face des cieux que l'on regrette son passé coupable, mais se dire en même temps, tout bas, que l'on continuera le même genre de vie, ne serait qu'une odieuse et sacrilège ironie. Puisque nos fautes

offensent le Très-Haut, nous sommes tenus de faire, énergiquement, le nécessaire pour ne plus les réitérer. Il arrivera, peut être, que notre fragilité nous occasionnera des rechutes. Celles-ci ne seront pas un obstacle à la loyauté de nos sentiments, pourvu que nous ayons, au moment de la confession, pris des résolutions sincères et pratiques pour les éviter. Ce qui importe, c'est d'être courageusement décidé à fuir les occasions de faute et à vivre vertueusement, suivant les commandements que Dieu nous a donnés.

III

Tout ne se borne pas encore là. La méchanceté de notre conduite nous avait exposés à la damnation épouvantable ou tout au moins, s'il s'agit de simples péchés véniels, aux sanctions graves du purgatoire. Qui donc oserait juger excessif que le Seigneur, en nous faisant grâce de ces horribles châtiments, tienne tout de même à y substituer une sanction infiniment plus légère, mais qui aura le double avantage de satisfaire sa justice et de nous faire du bien à nous-mêmes, en nous humiliant à bon droit ? La peine qui est infligée à quiconque veut rentrer en grâce est double : elle comprend la confession proprement dite et la satisfaction.

La confession consiste à aller avouer au prêtre tous les péchés, au moins mortels, que l'on a commis. Ce récit n'a rien de particulièrement récréatif, il est vrai, cependant la confusion qu'il nous cause est atténuée par des considérations diverses. D'abord, la certitude de l'inviolable secret auquel le confesseur est tenu, et pour la sauvegarde duquel il doit livrer jusqu'à son honneur et à sa vie. Puis l'idée que ce n'est pas devant un homme, mortel et pécheur comme nous, que l'on vient porter son accusation : c'est devant le délégué divin qui n'agit pas en vertu de son autorité propre, mais en vertu des pouvoirs célestes à lui conférés. En dernière analyse, c'est au bon Dieu que l'on se confesse. Le prêtre n'est que l'intermédiaire visible et discret par qui nous arrive la grâce du pardon. Tout cela n'est-il pas très encourageant ?

N'oublions pas, néanmoins, qu'il ne suffirait pas d'un aveu quelconque pour purifier nos pauvres âmes. Pour produire ses heureux effets, la confession doit être humble, et ceci s'explique assez de soi-même. Elle doit être confiante, car nous devons tabler sur la bonté du Dieu qui nous a promis de nous sauver ainsi et qui ne saurait faillir à ses engagements. Elle doit être sincère et complète, autrement elle ne serait qu'une criminelle dérision. Rien de plus facile que de dissimuler à son confesseur quelque faute plus spécialement pénible ; mais aussi rien de plus vain que de tenter de la cacher au Dieu qui sait tout, et rien de plus dangereux que de transformer, par son manque de franchise, le sacrement régénérateur en un nouvel outrage au Seigneur.

Avant de prononcer la formule de l'absolution qui libérera l'âme pénitente, le prêtre impose une pénitence légère : récitation de quelques prières le plus souvent, parfois aumône, jeûne ou bonnes œuvres. C'est la rançon de notre culpabilité ; et cette obligation doit être strictement et exactement remplie. Nous pouvons nous estimer heureux d'en être quittes à si bon compte, et nous aurions le plus grand tort de nous refuser à cette si minime et si paternelle punition.

Une dernière question se pose : quand convient-il de se confesser ? L'Eglise qui ne veut jamais jeter de trop lourds fardeaux sur nos frêles épaules, n'exige impérieusement que l'aveu annuel de nos fautes. Mais comme notre négligence serait grande, si nous nous en tenions à cet extrême minimum ! Ne nous accoutumons jamais à rester, pendant des semaines et des mois, exclus de l'amitié divine : outre que cela attriste le cœur affectueux du bon Maître, cela nous expose terriblement.

La mort, en effet, peut nous saisir à toute minute, et sans même que nous ayons le temps de nous mettre en règle avec Dieu. Qu'adviendrait-il de vous, de votre destin immortel, si vous succombiez en cet instant ? La précaution la plus élémentaire et la plus importante est donc de recourir au pardon aussitôt que l'on peut, après toute faute grave. Cette pratique, d'ailleurs, fortifie l'âme, l'améliore et la baigne d'une sécurité douce qu'aucune paix humaine ne saurait égaler.

XXXV

8e Dimanche après la Pentecôte

LA VIE EN DIEU

Mes frères,

Le monde, depuis les premières heures de son existence, se trouve partagé en deux camps irréductiblement hostiles : celui de la chair et celui de l'esprit.

I

Le premier est le plus nombreux, sans conteste. Il rassemble l'immense foule de ceux pour qui la vie présente est tout et qui ne voient rien au delà. Avons-nous une âme immortelle ? sommes-nous liés par des obligations morales qui, plus tard, seront sanctionnées ? Ces pauvres gens ne songent pas à se poser cette question. Ou si un certain nombre d'entre eux se met parfois, théoriquement, en présence de ce problème d'une importance capitale, leur façon de vivre n'en est nullement modifiée, parce qu'ils n'ont pas l'énergie d'exécuter les résolutions nécessaires et saintes hors desquelles il n'est point de salut.

Esclaves de leurs impulsions inférieures, ils s'abandonnent à leur préoccupation dominante : « *Trahit sua quemque voluptas.* » Pour les uns, ce sera le désir de l'or, pour d'autres la soif de la puissance. Plusieurs seront dominés par la jalousie et la haine. Le plus grand nombre se laissera entraîner par le torrent fangeux des plaisirs im-

purs de toutes sortes. On vit ainsi, au jour le jour, dominé par des préoccupations terrestres, mauvaises souvent, pernicieuses toujours, parce qu'elles détournent du but réel.

Et Dieu, demanderez-vous, quelle est sa place au milieu de tout cela ? Dieu, hélas ! est le seul Etre auquel on ne pense jamais, auquel on ne veut pas penser, puisqu'il troublerait les calculs ou les jouissances de l'heure. On décrète donc, contre toute évidence, qu'il n'existe pas, ou au moins qu'il n'a pas de droits sur nous.

Reconnaissons sans difficulté que cette façon d'organiser sa vie est, pour le moment, la plus agréable. Ceux qui agissent ainsi se libèrent des freins gênants des commandements de Dieu. Ils ne sont plus tenus que par les lois humaines, qu'il est souvent facile de tourner et qui, d'ailleurs, ne sont pas sans interruption en éveil. Ils ont donc l'illusion du bonheur et de l'indépendance. Mais ce n'est qu'une illusion, une triste et terrible illusion, qui s'évanouira au dernier jour. Tout, en effet, ne s'arrête pas à la tombe. Après la vie d'ici-bas doit commencer une autre existence, infiniment plus importante, puisqu'elle ne se terminera jamais. Et cette existence nouvelle de l'au-delà consitue précisément la revanche de la justice divine, qui se réserve l'éternité afin de réparer les iniquités de cette terre.

Sans doute, il arrive quelquefois, dès ici-bas, que les pécheurs sont châtiés par les conséquences mêmes de leurs fautes. L'usurier ruiné par des spéculations hasardeuses, le voluptueux rongé de maladies épuisantes subit le châtiment de ses fautes. Mais, outre que cette vengeance des choses ne se réalise pas toujours, une pareille expiation ne saurait être suffisante ; elle ne serait, d'ailleurs, méritoire que dans la mesure où le coupable se convertit et où il l'accueille comme un bienfait purificateur.

Il faut donc de toute nécessité un autre châtiment, incomparablement plus redoutable, que l'on appelle l'enfer. A quoi servira-t-il d'avoir sans cesse voulu en détourner sa pensée ? L'instant du trépas mettra le criminel en face de la réalité affreuse et inéluctable. Imaginez-vous l'angoisse et l'horreur de l'âme qui, brusquement, se verra rejetée dans le gouffre de flammes. Voilà ce qu'il lui en aura coûté d'avoir voulu se ranger dans la troupe des ennemis du Tout Puissant.

II

En face de cette dernière, se masse l'armée des fils de Dieu. Régénérés par le baptême, fortifiés par la confirmation et l'eucharistie, purifiés, après leurs défaillances passagères, par le sacrement de pénitence, les véritables chrétiens y voient clair dans leur avenir. Ils savent où ils tendent et par quelles voies ils aboutiront à leur terme. Le St-Esprit envoyé par le Christ afin de parachever son œuvre, les a dotés d'une intelligence surnaturelle, d'une crainte et d'une force qui président à chacune de leurs actions et leur permettent les plus suaves espérances. Pour demeurer fidèles à leur divin Maître, ils seront contraints, certes, à de pénibles et fréquents sacrifices. Il leur faudra renoncer à bien des projets, à bien des joies ; il leur faudra détourner leurs regards du monde éphémère et « faire mourir en eux les œuvres du corps. » Et cela non pas pendant un jour, ni un mois, ni un an, mais pendant le cours entier de leur vie et jusqu'à leur dernier soupir.

Mais ils ne perdent pas de vue le résultat auquel ils aspirent. Chaque effort, chaque renoncement leur acquiert un surcroît de grâces et une augmentation de mérites. Il se produit, dans l'ordre surnaturel, quelque chose d'analogue à la règle physique sur le mouvement uniformément accéléré des corps. Si un chrétien reste fidèle, sa progression vers la vertu se développera sans trêve. Si même, en vertu de la fragilité humaine, il y a des arrêts ou des intermittences dans son ascension vers l'idéal, il pourra toujours repartir avec une confiance nouvelle vers de nouveaux progrès et une plus haute sainteté.

Les sectateurs de la chair, on ne le sait que trop, ont une tendance à railler l'ascétisme catholique. Pour eux, nos peines semblent inutiles et ils s'estiment supérieurs à nous, parce qu'ils jouissent sans retenue de la vie, tandis que nous apprenons à nous priver. Ils ressemblent ainsi à des aveugles qui nieraient la lumière du soleil. Parce qu'ils ne veulent pas se rendre compte des réalités futures, ils proclament que nous nous attelons à une tâche vaine. Laissons les dire, sans nous troubler. Notre vérité est certaine et elle éclatera un jour, nous en avons la promesse formelle du Seigneur. C'est à ce moment-là que les rôles seront renversés et que nous triompherons des ironies et des sarcarmes. Dieu ne peut laisser sans récompense ceux qui se sont dévoués pour sa cause ; et lorsque l'Eternel récompense, il le fait plus que royalement : il le fait divinement.

Vous n'ignorez point d'ailleurs en quoi consistera la sanction bienheureuse réservée à ceux qui auront docilement suivi les inspirations de l'Esprit-Saint. Les gloires et les délices du paradis deviendront leur apanage, et rien, durant les siècles sans limite, ne parviendra à les faire déchoir de leur triomphe et de leur bonheur. Cette perspective, à elle seule, suffirait à nous exciter aux plus héroïques immolations. Mais elle se couronne par cette certitude que l'élu jouira sans fin de l'intimité avec Dieu.

Nos frêles amitiés humaines ne sauraient nous donner la moindre idée de cette fusion délicieuse de l'âme sainte avec Dieu. Sur terre, nous ne comprenons pas ce qu'il est : nous ne saisissons de lui qu'un reflet atténué et nous avons peine à nous assurer que sa possession est le bien suprême. Tout en nous rendant compte de la dignité que nous conférera le Maître en nous appelant auprès de lui, nous n'apprécions pas assez les charmes de l'extase perpétuelle des cieux. La foi, heureusement, supplée à ces lacunes. Confions-nous à ses

assertions infaillibles, et, pour obtenir la couronne, accomplissons vaillamment notre œuvre dans le camp de l'Esprit-Saint.

III

Cette œuvre, d'ailleurs, parce qu'elle comporte bien des sujétions à la loi divine et aux commandements de l'Eglise, a été considérée par quelques égarés comme une lourde servitude. Mais comme c'est mal la comprendre !

La servitude est la situation de l'homme qui, par la force ou tout autre moyen, a été privé de sa liberté et se trouve forcé d'accomplir des actes en dépit de sa volonté personnelle. Cette simple définition permet de mesurer l'abîme qui sépare l'esclavage de l'obéissance chrétienne. Quiconque a été livré à un maître devient la chose de celui-ci. On lui commande n'importe quoi, il ne lui reste que le choix entre l'exécution de l'ordre et la peine qui le menace immédiatement à la moindre rébellion.

Le vrai catholique, au contraire, est et demeure libre, de par la volonté même de Dieu. S'il accepte de se conformer à une discipline quelquefois pénible, il le fait parce qu'il a compris que son devoir est là et pour témoigner à Dieu sa docilité et son amour. Nul, ici-bas, ne le contraindra à réaliser des gestes qu'il n'aurait pas l'intention de faire. Il n'a pas été livré, pieds et poings liés, à un despote impitoyable : c'est lui-même qui s'offre à servir. Bien plus : il lui reste la possibilité physique de se reprendre à n'importe quel moment. S'il revient sur ses intentions antérieures, ce sera un malheur pour lui, sans doute. Mais Dieu n'interviendra pas pour contrarier sa volonté. Notre service comporte donc une oblation perpétuelle et respecte d'une façon absolue notre plus précieux privilège : cette liberté dont nous sommes redevables à la bonté divine.

Par-dessus tout, il y a ceci : c'est que l'esclave se soumet par la crainte, tandis que nous obéissons par amour. Le bon Dieu qui sait mieux que nous combien nous sommes chancelants, nous stimule sans doute en nous montrant les éventualités de la vie future ; il nous encourage par l'espérance des célestes lauriers. Mais là n'est pas la raison suprême de notre conformité à la loi. Nous acceptons les ordres donnés, parce que nous voulons plaire au Seigneur, et parce que nous l'aimons du fond du cœur.

Le Très-Haut n'est pas un despote : il veut être surtout un Père. Trouveriez-vous rien de dégradant à l'empressement d'un fils qui se multiplierait afin de seconder les désirs paternels ? Notre position est identique. Certainement nous avons à l'égard de Dieu les sentiments de respect, de vénération qu'exigent sa grandeur et sa puissance. Mais nous avons aussi cette douce impression de lui faire plaisir en observant les directives qu'il nous donne dans notre intérêt, d'ailleurs autant que dans le sien.

Dans la mesure même où nous sommes ses enfants, nous devenons des participants à l'héritage de notre céleste famille. A nous de ne point nous laisser déshériter. Dans l'obéissance et dans la paix, collaborons à l'œuvre de notre Père qui est aux cieux, qui ne demande qu'à reconnaître notre bonne volonté, afin de pouvoir la récompenser plus tard.

LA LITURGIE DE LA MESSE

VII

LE CANON, LA PRÉFACE, LE SANCTUS

Mes frères,

Il n'y a dans la religion chrétienne qu'un seul sacrifice consommé, celui de la croix ; mais ce sacrifice a été offert par anticipation par le Christ à la Cène, comme nous l'offrons à notre tour à la messe, dans la forme où le Christ l'offrit et nous a donné le pouvoir de le faire. C'est le même sacrifice sanglant du Calvaire, auquel se réfèrent et la Cène et la messe par leur oblation mystique : la Cène par anticipation et la messe par commémoraison du sacrifice accompli.

Sans doute, la Cène s'est dépouillée dans la liturgie de ce qui, dans l'Evangile, en fait un repas pascal ; les circonstances secondaires sont différentes, mais il reste la ressemblance essentielle : l'oblation du corps et du sang du Christ sous les apparences du pain et du vin. Action de grâces sur le pain et le vin, paroles mêmes de l'institution de l'Eucharistie, enfin fraction du pain et distribution du pain et du vin aux Apôtres, tels sont les éléments essentiels de la Cène, que la liturgie de la messe reprend et renouvelle dans cette partie appelée consécration.

I

Or, m. f., cette partie de la messe porte dans la liturgie d'autres noms, qu'il convient d'expliquer ; le Missel l'appelle *canon* et *action*.

Le mot *canon* employé ici n'a rien à voir avec cette machine de guerre dont la puissance de destruction est si grande. *Canon* est un mot grec qui signifie règle, norme ayant force de loi ; il désigne souvent la règle de foi ou de discipline, le recueil des livres inspirés de la Sainte Ecriture. Ainsi dit-on pour désigner les livres de l'Ecriture Sainte les livres *canoniques*. Ici il exprime la règle invariable selon laquelle la liturgie de la messe doit se célébrer.

Il y a en effet, dans la messe, des parties changeantes : les oraisons, le texte de l'épître et de l'Evangile, les psaumes varient selon le déroulement du calendrier et la nature des fêtes que l'on célèbre. Le canon reste au contraire toujours le même et il est resté intact depuis le IVe s. La liturgie s'est modifiée ; des coutumes vénérables ont été emportées par le courant irrésistible du temps et de l'évolution des conditions historiques. Des dévotions nouvelles ont surgi, conquérant de haute lutte la sympathie des fidèles, mais l'antique prière liturgique a conservé au milieu de tant de bouleversements l'intégrité de son texte avec sa saveur archaïque. Au milieu du siècle dernier, des démarches, s'appuyant sur le beau développement qu'avait pris à l'époque moderne le culte de S. Joseph, ont été faites auprès

du Souverain Pontife en faveur de l'insertion dans le canon de la messe, à côté de celui de la Sainte Vierge, du nom de ce grand saint. Fidèle à la règle de l'Eglise : « *nihil innovetur nisi quod traditum est,* ne rien innover sinon ce qui est traditionnel », le Souverain Pontife refusa ; il ne s'agissait cependant que d'un mot. Aujourd'hui encore, le nom de S. Joseph est absent du canon.

Un autre nom désigne aussi la consécration, c'est le mot *action,* ce qu'il faut traduire par : action de grâces. Cette expression est on ne peut mieux choisie, car *eucharistie* veut dire *action de grâces,* et nous verrons tout à l'heure que le canon commence par une solennelle prière d'action de grâces.

II

Et maintenant à quel moment de la messe commence le canon ? Les Missels le font commencer après le *Sanctus,* à cette suite de prières que le prêtre récite à voix basse.

Mais l'histoire et la liturgie primitive sont d'accord pour le faire commencer plus tôt, de suite après l'oraison appelée « secrète », qui suit l'*Orate fratres.* Ainsi il englobe la Préface et le *Sanctus,* qui en deviennent partie intégrante. S. Cyrille de Jérusalem et les Constitutions apostoliques nous en fournissent la preuve incontestable. Le canon forme dès lors un tout complet, composé de la préface et des prières qui précèdent et suivent la consécration.

Le canon débute donc par la préface, et ce chant d'action de grâces rappelle la prière que récitait, chaque année, le père de famille juif au repas pascal et que récita Jésus à la Cène. On bénissait une coupe, qui circulait ensuite parmi les convives ; on mangeait ensuite des herbes amères et le pain azyme, destinés à rappeler au peuple l'amertume de la servitude d'Egypte. Pendant et après ces actions, on chantait divers psaumes de louange, désignés sous le nom de *Hallel.* Puis venait la manducation de l'agneau pascal, pendant laquelle circulaient encore trois coupes, et le repas se terminait par la récitation ou le chant du psaume 135, appelé le *grand Hallel.*

Lorsqu'il institua l'Eucharistie et célébra la première messe, Jésus fit monter vers son Père ces hymnes de reconnaissance ; l'Evangile le marque expressément quand il dit : « Et ayant rendu grâces, Jésus prit du pain et le bénit. » Remarquez que le mot *eucharistie* traduit exactement « rendre grâces », si bien que l'Eucharistie est le sacrement de l'action de grâces et qu'il a été institué au milieu de l'action de grâces.

La Préface est le champ d'action de grâces, qui rappelle la prière eucharistique de Jésus. Cette action de grâces s'exprimait toujours selon un thème convenu : elle remerciait Dieu d'abord pour le bienfait de la création, puis pour les bienfaits de la foi et du salut et elle en venait ensuite au sacrifice de la rédemption. Après avoir invité les chœurs célestes à unir leurs accents si purs à la faible voix de l'homme, elle se terminait par le *Sanctus,* qui formait le point culminant de la louange.

Au commencement et jusqu'au VIe s., cette prière fut abandonnée à la libre inspiration du pontife et du prêtre ; ils improvisaient les formules sous la ferveur de leur piété ou sous l'influence des circonstances, ce qui explique que le sacramentaire léonien compte 267 préfaces. Mais on finit par s'apercevoir que l'improvisation personnelle avait ses inconvénients et ses dangers. Dès lors un texte officiel se substitua aux formules individuelles ; le nombre des préfaces en fut réduit ; il est de 54 dans le sacramentaire gélasien et aujourd'hui il n'est plus que de 15.

Cette forme de prière solennelle est toutefois restée en faveur dans la liturgie ; elle est l'expression la plus digne de la reconnaissance de l'Eglise pour les bienfaits de Dieu ; c'est pourquoi nous la retrouvons dans les principaux rites et bénédictions de la liturgie : bénédiction des rameaux, des saintes huiles, du cierge pascal, des fonts baptismaux, consécration des églises.

La préface débute par un dialogue entre le prêtre et les fidèles. Au moment où il va commencer la partie la plus sainte de la messe, le prêtre veut s'assurer que les fidèles sont bien en communion intime avec lui et que sa prière ne fera que traduire fidèlement leurs sentiments de piété. De là cette invitation : « *Sursum corda !* En haut les cœurs ! » A quoi le peuple répond : « Nous les avons près du Seigneur. » C'est un coup d'aile au-dessus des vulgarités du monde, au-dessus du terre-à-terre des passions et des intérêts humains.

Puis le prêtre reprend : « *Gratias agamus Domino Deo nostro.* Rendons grâces à notre Dieu. » — « C'est chose digne et juste, » répond le peuple. Reprenant ces mêmes termes, le prêtre poursuit son chant d'action de grâces, en énumérant les motifs généraux et spéciaux de sa reconnaissance.

III

La préface s'achève sur cette acclamation trois fois répétée : « Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. » Cette triple répétition lui a fait donner le nom de *Trisagion.* Cette invocation est un emprunt à la vision d'Isaïe, racontée au chapitre VI de ses prophéties : « Je vis le Seigneur assis sur un trône sublime et les pans de sa robe emplissaient le temple. Des séraphins se tenaient devant lui ; ils avaient chacun six ailes... et ils criaient l'un à l'autre : « Saint, saint, saint est Jéhovah des armées ; toute la terre est pleine de sa gloire. »

Dieu est appelé ici « Dieu des armées, *Deus sabaoth.* » Il s'agit des armées célestes, de ces milliers d'anges et d'archanges qui forment sa cour, aux hommages desquels la liturgie implore pour nous l'honneur de nous associer.

La liturgie a ajouté au texte d'Isaïe : « Hosanna in excelsis ! » c'est un emprunt à l'acclamation des Juifs en l'honneur de Jésus le jour des Rameaux ; il en est de même de la phrase qui suit immédiatement : « *Benedictus qui venit in nomine Domini.* Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. »

Je l'ai noté tout à l'heure, le *Sanctus* est le point culminant de la prière eucharistique : il élève l'âme jusqu'au plus haut des cieux où, associée aux esprits bienheureux, elle offre à Dieu le tribut de ses hommages.

Ah ! m. f., comme elles sont bien appropriées aux circonstances, ces paroles de la sainte liturgie : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des cieux ! » Celui qui vient, c'est le Seigneur lui-même, le Dieu trois fois saint. Il vient à nous dans un appareil plus humble qu'au jour des Rameaux, car son entrée à Jérusalem était

du moins triomphale ; plus humble qu'à Bethléem, car ici il se dérobe même à nos yeux, sous les voiles eucharistiques. Et cependant, m. f., si nos yeux étaient illuminés par une foi vive, ils verraient le Sauveur descendu sur l'autel, ils verraient le cortège brillant des anges et de toutes les milices célestes qui forment sa garde d'honneur. Alors la pensée nous saisirait de notre misère et de nos péchés, et, comme dans la vision d'Isaïe, le sentiment de notre indignité nous arracherait cet aveu : « Malheur à moi, car je suis un homme aux lèvres souillées ! »

Certes, m. f., cet humble aveu de culpabilité est dans un cœur repentant une prière toujours agréable à Dieu ; ce qu'il ne peut supporter, c'est la faute sans repentir, c'est dans de tels mystères de sainteté, après le *Sursum corda* du prêtre, l'esprit de légèreté, la dissipation, le bavardage, l'indifférence et les vulgaires préoccupations terrestres, en un mot, l'indévotion incurable de ceux qui assistent à la messe comme à une corvée. Demandons à l'ange du Seigneur de venir, comme autrefois dans la vision d'Isaïe, purifier nos lèvres avec un charbon ardent pris sur l'autel du sacrifice. Qu'il vienne purifier nos lèvres pour une prière pieuse et digne de Dieu. Qu'il vienne purifier nos cœurs et y allumer le feu de la divine charité, pour les rendre dignes des saints mystères qui se célèbrent sur l'autel. Ainsi soit-il.

VIII

LES PRIÈRES QUI PRÉCÈDENT ET SUIVENT LA CONSÉCRATION

Mes frères,

La Préface et le *Sanctus* forment le magnifique portique du temple majestueux qu'est le canon ; je les ai expliqués dans ma dernière instruction. Il me faudrait maintenant exposer en détail le texte vénérable de ces immuables prières qui précèdent et suivent la consécration. Mais outre que cette explication nous entraînerait trop loin, il faudrait, pour qu'elle vous fût profitable, que vous puissiez en suivre le développement avec le texte sous les yeux, ce qui est impossible. Je me bornerai donc à vous donner une idée sommaire de ces belles prières.

I

La pensée de la croix et du Calvaire domine le canon de la messe, puisque cette dernière est un sacrifice commémoratif du sacrifice sanglant de la croix. Et voici que par une coïncidence curieuse, les premiers mots du canon nous représentent la figure même de la croix : *Te igitur*. Cette lettre T prend dans notre alphabet la forme d'une croix. D'autre part, la piété des artistes se plut à enjoliver et à enluminer cette majuscule, et bientôt la première page du canon représenta l'image de la croix et du crucifiement ; d'où l'origine de la représentation de cette scène de la Passion dans les missels au début du canon.

Une caractéristique de cette partie de la messe est qu'elle est célébrée à voix basse : le voile du silence et du secret la recouvre. Avant le v^e^ siècle pourtant, il n'en était pas ainsi ; les paroles de la consécration étaient prononcées à haute voix. Dès le v^e^ siècle, le pape Innocent I^er^, dans sa lettre à Decentius, évêque de Gubbio, parle des saints mystères qu'il faut accomplir en secret, afin de les soustraire à la profanation. C'est précisément aussi l'époque où, en Orient, on commence à dresser entre le sanctuaire et la nef un mur, l'*iconostase*, qui devint chez nous le *jubé*, afin de soustraire le prêtre aux regards des fidèles au moment de la consécration. C'est aussi la même époque où, à Rome, on mit des courtines ou voiles sur les côtés du *ciborium* ou baldaquin qui surmontait l'autel. Il y eut bien des tentatives de réaction contre la récitation silencieuse des saints mystères, mais elle ne parvint pas à s'imposer et dès le IX^e^ siècle la coutume sera formée, universelle, dans les Eglises grecque et latine, de célébrer les saints mystères en silence.

Après le *Sanctus*, la première prière que nous rencontrons est le *Te igitur*, prière pour le bien de la sainte Eglise catholique. Le prêtre demande tout d'abord à Dieu de lui donner la paix et l'union, de la protéger et de la conduire ainsi que ses chefs, le Souverain Pontife et l'évêque du diocèse, dont les noms sont ici prononcés. Ainsi l'Eglise obéit à la recommandation de S. Paul : « Souvenez-vous de vos supérieurs, qui portent devant Dieu la responsabilité du salut de vos âmes. » (Hebr., XIII, VII, 17). A ces noms du pape et de l'évêque s'ajoutaient aussi, jusque vers la fin du XVI^e^ siècle, celui de l'empereur et du roi du pays. Mais depuis la grande défection de la Réforme, qui détacha de l'Eglise tant de peuples et tant de couronnes, le pape S. Pie V supprima la mention du prince temporel, afin de n'avoir pas à nommer, au canon de la messe, des princes hérétiques. L'Espagne et la France protestèrent et obtinrent la permission de continuer à nommer leurs monarques. Après le Concordat de 1801, la prière pour le souverain fut renvoyée, en France, à la fin de la messe.

Après avoir prié pour l'Eglise, ses chefs et tous les fidèles qui professent la foi orthodoxe, le prêtre fait mention spéciale de tous ceux pour qui, à un titre quelconque, il doit prier ou qui se sont recommandés à ses prières : c'est le *Memento des vivants*, auquel correspond, après la consécration, le *Memento des morts*.

Elles sont touchantes, m. f., ces sollicitudes de l'Eglise pour les besoins, les détresses, les intérêts divers de ses enfants et sa gratitude envers ses bienfaiteurs. Au milieu de l'action très sainte de la liturgie, elle s'interrompt pour les recommander à la bienveillance du Tout-Puissant. Dans l'Eglise primitive, les noms de ces bienfaiteurs et des personnes recommandées étaient inscrits sur des tablettes ou *dyptiques*, et le diacre en donnait de l'ambon lecture aux fidèles. Cette liste de noms constituait pour ceux qui y figuraient un témoignage de reconnaissance et une distinction. Aussi la vanité y trouva-t-elle son compte, des abus en résultèrent et S. Jérôme se scandalisait dans son austérité rigoureuse de ce que « la rédemption des pécheurs tournât à la louange des vivants ». Dans la suite, au VIII^e^ siècle, on cessa de faire la lecture des noms aux fidèles et les dyptiques restèrent sur l'autel, d'où ils passèrent dans le missel.

Avec les noms des bienfaiteurs insignes de l'Eglise vivants ou défunts, on inscrivit également sur les dyptiques les noms des morts illustres, des martyrs, sur les reliques desquels le saint sacrifice était offert. Loin de prier pour eux, on les invoquait, on

s'autorisait de leur crédit auprès de Dieu ; c'est tout le sens de la prière *Communicantes*.

Nous avons dans cette prière le premier catalogue des saints de l'Eglise romaine. D'autres Eglises y insérèrent d'autres noms. Cette insertion d'un martyr ou d'un saint dans le canon de la messe est l'origine et la forme primitive de la canonisation des saints. En tête de la liste, nous saluons la Bienheureuse Vierge Marie, la reine de tous les saints, sous son titre de Mère de Dieu, que lui a décerné le Concile d'Ephèse. Puis viennent tous les Apôtres avec S. Paul, enfin les martyrs de Rome, les premiers successeurs de S. Pierre, Lin, Clément, Clet, puis S. Sixte, martyrisé en 258, et son diacre S. Laurent, S. Corneille, martyrisé en 253, la même année que S. Cyprien de Carthage en Afrique, S. Chrysogone, le martyr d'Aquilée sous Dioclétien, SS. Jean et Paul, les deux frères victimes de la persécution de Julien l'Apostat, et enfin SS. Côme et Damien, martyrs de Milan.

II

Deux autres prières, sur lesquelles je n'ai pas le temps de m'arrêter, introduisent le récit de la sainte Cène et les paroles de la consécration. C'est ici le point culminant de la messe, où le pain et le vin sont changés, par la vertu des paroles du prêtre, au corps et au sang de N.-S. Jésus-Christ. Ces paroles n'ont pas subi de modification depuis le temps des Apôtres et elles se retrouvent les mêmes dans toutes les liturgies d'Orient et d'Occident, empruntées qu'elles sont au récit des trois évangiles synoptiques et de S. Paul.

C'est ici la *consécration*. Consacrer une personne ou une chose signifie la destiner au culte exclusif de Dieu. Ainsi une église, un calice sont consacrés, c'est-à-dire qu'ils ne peuvent plus servir qu'à des usages cultuels, à l'exclusion de tout usage profane. Mais, à la sainte messe, la consécration du pain et du vin va plus loin : elle fait de ces éléments non pas seulement des objets bénits et saints ; mais, poussant le changement jusqu'à la substance même, elle met le corps du Christ là où était le pain, son sang là où était le vin, sans modification extérieure des apparences. C'est bien là le mystère de la foi, *mysterium fidei*, comme s'exprime l'Eglise par un mot ajouté au récit de la Cène.

Or c'est pour affirmer cette foi qu'aussitôt après la consécration se fait l'*élévation* de la sainte hostie et du calice. La sonnette de l'enfant de chœur avertit les fidèles que Jésus est présent sur l'autel. Dans de nombreuses paroisses, on sonne même la grande cloche, pour avertir les absents de s'unir au saint sacrifice. Le prêtre élève la sainte hostie et le calice pour les offrir à Dieu comme une offrande d'adoration, d'action de grâces et d'expiation ; il le fait aussi pour les montrer au peuple, afin que ce dernier leur rende l'hommage de sa foi et de son adoration. Or ces cérémonies ne sont pas primitives dans la liturgie de la sainte messe ; elles sont même de date relativement récente : elles remontent au XIIe siècle, et elles ont eu leur origine à Paris qui était alors le centre intellectuel de la chrétienté. Des théologiens de l'Université avaient émis une opinion singulière sur la consécration. Par manière de protestation, l'évêque de Paris, Eudes de Sully, ordonna aux prêtres d'élever la sainte hostie après la consécration, afin de la montrer au peuple et de reconnaître par là le changement opéré.

Cette coutume se répandit rapidement, elle répondait d'ailleurs à un instinct de la piété populaire.

Au XIIIe siècle, la pratique s'implanta toujours davantage de regarder la sainte hostie. On fit même, dans les églises et dans les chapelles, des ouvertures pour faciliter la vue de l'hostie au moment de la consécration. La piété se porta alors, il est vrai, en cette matière à quelques excès et se laissa entraîner à des pratiques superstitieuses ; mais l'abus ne condamne pas l'usage rationnel. Il faut voir dans la coutume de regarder la sainte hostie à la consécration l'origine de l'exposition du St-Sacrement dans l'ostensoir et de la bénédiction, qui ont pris un développement si réjouissant dans l'Eglise.

Si vous voulez bien vous souvenir que ce même XIIIe siècle institua une solennité spéciale, égale aux plus grandes de l'année, en l'honneur du T. S. Sacrement, solennité que nous appelons la Fête-Dieu, vous comprendrez qu'il y eut à cette époque un puissant mouvement de piété et que le peuple chrétien entoura les divins mystères d'une vénération rarement égalée.

Nous sommes les héritiers de cette foi. Pie X, de sainte mémoire, a restauré dans l'Eglise l'usage d'élever les regards vers la sainte hostie au moment de la consécration, avant d'incliner la tête dans un geste d'adoration, et il a enrichi cette pratique d'indulgences. Jamais plus qu'à la sainte messe il ne convient de nous sentir en communion avec les générations qui nous ont précédés, répétant en union avec elles les mêmes prières séculaires. Avec elles célébrons les saints mystères, adorons Jésus présent sur l'autel ; unissons-nous à son immolation et, selon les paroles de Pie X, jetons sur l'hostie sainte de notre salut un « regard de foi, de piété et d'amour. » Ainsi soit-il.

POUR UNE ADORATION PERPÉTUELLE

I

LES TRIOMPHES DE L'EUCHARISTIE

> ***Dominus fortis et potens; ipse est Rex gloriæ.***
> **Le Seigneur est fort et puissant; il est le Roi de gloire.**
> **(Ps. XXIII, 8, 9).**

Mes frères,

Vous avez souvent entendu parler, aux jours de nos Adorations perpétuelles, des humiliations de N.-S. Jésus-Christ dans le sacrement de son amour. C'est qu'en effet, pour y cacher sa splendeur, il a fait des prodiges. Il s'y est abaissé plus bas encore qu'à la crèche : là, dans son dénuement et sa divine infirmité, il avait encore le visage et la voix d'un fils des hommes ; plus bas même qu'à la croix et qu'au sépulcre : là, ce qui restait de lui, en cette extrémité, n'était à la vérité qu'un cadavre, mais un cadavre rend encore témoignage à la vie et cette dépouille sanglante d'un Dieu criait par toutes les blessures dont elle était couverte, que le Christ avait vécu ! Ici, rien, ni voix, ni figure, ni trace d'une vie même absente ; l'aspect d'une chose !

Ah ! il n'y a que lui pour accepter de disparaître à ce point !

N'allez pas croire toutefois, m. f., qu'un Dieu si caché soit un Dieu sans gloire, condamnant notre

foi à des humiliations sans fierté, impuissant, paralysé sous les voiles obscurs dont il s'est enveloppé volontairement par pitié pour notre faiblesse. Non, nous n'adorons pas un Dieu mort ; nous adorons le Dieu vivant, le même qui a tout créé, qui a tout racheté, qui soutient tout dans la vie et qui, dans le même temps qu'il se cache sur l'autel, règne dans le ciel à la droite du Père, pour les siècles des siècles. Que dis-je ? dans le ciel ? Sur la terre même, et je veux vous montrer ce soir que la gloire du Dieu de l'Eucharistie, en dépit des apparences, est la plus universelle et la plus éclatante de toutes les gloires.

Cet incomparable triomphe se rattache à trois ordres d'idées, où il se manifeste avec un lustre égal :

Jésus-Eucharistie triomphe dans l'esprit humain en courbant les intelligences devant son mystère ;

Jésus-Eucharistie triomphe dans le cœur humain en recueillant ici-bas le bénéfice du plus puissant et du plus vaste amour qui fut jamais ;

Jésus-Eucharistie triomphe enfin dans la société humaine, exalté dans tout l'univers pendant des siècles par le génie et l'amour saintement conjurés et marquant sa divine empreinte dans les lettres, dans les arts et dans les institutions.

Mais avant de vous parler des gloires du Fils, laissez-moi invoquer la divine Mère ; jamais son secours ne m'a été plus nécessaire : *Ave, Maria.*

I

Si j'osais dire que l'Eucharistie n'a rencontré aucune négation dans l'histoire, l'histoire des hérésies me démentirait, et vous n'auriez du reste qu'à regarder autour de vous pour voir, à la clarté d'une triste évidence, que tous ne partagent pas nos inébranlables convictions. Il y a donc eu des éclipses. Ce que je prétends, c'est que doutes, négations, blasphèmes odieux, rien de tout cela n'y a fait et que, par un premier triomphe, l'Eucharistie s'est imposée magnifiquement à l'esprit humain.

Le soir où le Christ, près de mourir, voulant perpétuer sa présence parmi nous, institua la Cène et, par un miracle inouï, se substitua au pain et au vin, dites-moi, où en était ce vieux monde qu'il était venu régénérer ? Quelle était sa foi, quels étaient ses temples, quels étaient ses autels, quels étaient ses dieux ? L'histoire l'atteste, sa foi était une superstition aveugle et grotesque ; ses temples, des mauvais lieux ; ses autels, des piédestaux souvent élevés à tous les vices ; ses dieux, des monstres inventés par les passions en délire dans leurs cauchemars de volupté ou d'épouvante. Depuis quatre mille ans, les hommes croyaient à cela, adoraient cela. Et c'est avec un peu de pain et de vin que le Christ prétend renverser ces traditions invétérées et créer un culte digne de Dieu ? C'est là ce qu'il veut faire adorer ? Mais les hommes passeront devant ces frêles apparences sans même les voir ! Quand on leur dira : « Dieu est ici », ils souriront, et la sublime invention d'un sublime amour restera à jamais ignorée ! Non, la pâle hostie de l'autel chrétien ne peut renverser les milliers de divinités si commodes ; c'est un rêve impossible, une chimère irréalisable !

Eh bien ! l'impossible s'est accompli, et la chimère est devenue une réalité éclatante. Lisez l'histoire : après quelques centaines d'années, les temples païens sont renversés, leurs autels sont détruits, les dieux sont en fuite, et contrairement à toutes les prévisions humaines, le monde est à genoux devant l'hostie de la Cène. C'est un fait que, depuis le v^e siècle de notre ère, tous les peuples civilisés adorent l'Eucharistie et ne reconnaissent pas d'autre Dieu !

Or, m. f., avoir ainsi conquis les foules, avoir forcé l'assentiment de dix-neuf siècles au plus profond de nos mystères, avoir forcé le peuple de tous les pays, le peuple si matérialiste d'instinct et d'éducation, si porté à ne jamais rien voir au delà des apparences, l'avoir forcé, dis-je, à reconnaître son Dieu dans les chétives espèces du St-Sacrement, c'est déjà, avouez-le, une étonnante victoire.

Mais cela serait peu. Où le triomphe de l'Eucharistie prend des proportions vraiment incomparables, c'est lorsqu'on la voit courber devant elle la pensée et l'orgueil des plus fières et des plus puissantes intelligences.

Il y a des hommes, m. f., à qui Dieu a donné, dans les sphères de l'esprit, l'aile et le regard de l'aigle. Pendant que le troupeau de l'humanité chemine péniblement dans les vulgarités de la vie ordinaire, eux, d'un prodigieux essor, ils s'élèvent dans la connaissance des êtres et des choses et montent de recherches en recherches et d'illuminations en illuminations jusqu'à ces vérités éternelles qui sont cachées dans le sein même de Dieu. L'erreur, sans doute, se mêle parfois à leurs découvertes : tout ce qui est créé est borné ; malgré tout, ils sont les guides du genre humain, les fronts sublimes qui prétendent ne se courber que devant le vrai et n'adorent que ce qui est vraiment adorable. Parce qu'ils portent en eux la divine étincelle, on les appelle des génies. Chaque siècle n'en enfante qu'un petit nombre, mais ce petit nombre est sa gloire aux yeux de la postérité. Poètes, philosophes, orateurs, savants théologiens, ils laissent une clarté derrière eux, phares qui dissipent tous les nuages, astres immortels qui brillent au ciel de toutes les patries.

Eh bien ! m. f., cherchez parmi les hommes illustres, depuis le jour où le premier autel chrétien s'est dressé pour le premier sacrifice jusqu'à cette heure où je vous parle : vous en trouverez quelques-uns, il est vrai, qui ont blasphémé leur foi, mais, vous serez obligés d'en convenir avec moi, le plus grand nombre s'est non seulement incliné devant la croix qui a sauvé le monde, mais il s'est incliné aussi devant le tabernacle où réside, vivant, pour notre amour, le Dieu mort pour notre amour. Vous y verrez tous ceux que Raphaël a groupés autour de l'hostie dans son célèbre tableau de la *Dispute du Saint-Sacrement* et vous en verrez d'autres encore, car chaque siècle qui paraît apporte au Christ eucharistique le tribut de ses hommages extraordinaires. Vous y verrez S. Justin, Tertullien, Origène, Clément d'Alexandrie, S. Athanase, S. Basile, S. Grégoire de Nazianze, S. Jean Chrysostome, S. Hilaire, S. Ambroise, S. Augustin, tous ces puissants remueurs d'idées dont se glorifient les Eglises grecque et latine. Vous y verrez tout le moyen âge avec un S. Albert le Grand, un S. Bonaventure, un S. Bernard, un S. Anselme, un S. Thomas surtout, ce cerveau si prodigieux qu'on put le croire, en son temps, l'habitacle de la vérité totale et que les hautes sciences contemporaines vont encore lui demander des lumières. Vous y verrez enfin nos plus illustres penseurs et savants modernes, depuis Bossuet et Pascal jusqu'à Lavoisier et Ampère, et cent autres que je ne puis nommer, mais

dont l'histoire garde et gardera l'impérissable souvenir.

Voilà le premier triomphe du Dieu si humilié de nos autels : il s'est imposé à la foi instinctive du peuple ; il s'est imposé à la foi raisonnée des philosophes et des savants ; il a triomphé de l'ignorance, il a triomphé de la science, il a vaincu ces deux choses qui paraissent invincibles : le nombre avec les masses incultes et la raison orgueilleuse avec les esprits d'élite.

C'est une grande victoire, cela, m. f., mais en voici une autre plus éclatante encore.

II

Si nous entrons maintenant dans les régions de l'amour, le triomphe de l'Eucharistie est tel que je renonce à le décrire.

L'homme est bien peu aimé sur cette terre, m. f., quoi qu'en disent les romanciers et les poètes dans leurs éternelles rapsodies ; non qu'il n'y ait des amours pures : il y en a de sacrées, il y en a de si belles et de si profondes qu'elles mériteraient d'être immortelles. Mais en général, c'est l'Ecriture qui a raison : l'amitié est un trésor rare et le calice des affections humaines déborde de déceptions et d'amertumes. Tout cela est passager et fragile : un souffle qui vient un instant rafraîchir notre âme et... qui passe, un rayon de soleil qui brille... et qui disparaît en laissant après lui les ombres plus épaisses, un rêve dont nous sommes enivrés quelques jours... et dont nous souffrons quelquefois toute la vie.

Or, ici, rien des lois ordinaires. Lorsque l'homme est si lent à se donner et si prompt à se reprendre, lorsque son fugitif amour est si froid et si exclusif, Jésus-Eucharistie, au milieu du naufrage de toutes les affections humaines, a été aimé comme rien ni personne n'a été aimé dans notre triste monde, aimé passionnément, aimé avec persévérance, aimé dans la vie, aimé dans la mort, aimé dans le martyre, aimé par des peuples, aimé par l'humanité.

Voyez-les surgir de toutes parts, du fond des siècles, ces légions d'âmes qui n'ont vécu que pour lui. Ce sont les Apôtres qui parcourent le monde pour lui bâtir ses premiers temples et lui dresser ses premiers autels ; ce sont ces premiers chrétiens héroïques qui, après avoir caché sous leurs vêtements et reçu dans leur poitrine le Pain qui fait les forts, vont ensuite livrer leur chair au glaive, au feu, à la dent des lions, et mourir sans regret, que dis-je? mourir avec extase, parce qu'ils meurent pour Celui qui, s'étant donné à eux, est devenu leur vraie vie. Ce sont les solitaires qui, à certains jours, accourent de tous les coins de la Thébaïde et se réunissent pour parler de lui, le chanter ensemble, s'en nourrir après leurs longs jeûnes, et qui s'en reviennent ensuite ensevelir dans leur retraite profonde la grâce et le réconfortant souvenir de la divine rencontre ; ce sont ces femmes, ces vierges illustres qui, dans le silence des monastères, comme sainte Scholastique, sainte Claire ou sainte Thérèse, languissent d'amour et soupirent de longues heures après l'instant béni où la porte du tabernacle s'ouvrira pour livrer passage au Bien-Aimé. Allez dans les cloîtres antiques, visitez ces ruines des siècles les plus croyants de notre Histoire, ouvrez ces tombeaux ; toute cette poussière a tressailli d'immortel amour devant l'Hostie sainte !

Mais qu'est-il besoin d'aller remuer les cendres du passé et réveiller les siècles disparus ? Regardez seulement autour de vous, m. f., et dites-moi si, même à cette heure, il en est un autre au monde qui soit autant aimé que le Dieu de l'Eucharistie !

Je le sais et je n'ai garde de l'oublier, il est une chose que nous aimons tous avec passion, une chose pour laquelle nous verserions aussi notre sang jusqu'à la dernière goutte, c'est la patrie. Mais ici je vois une différence : la patrie a des frontières et l'amour de Jésus-Christ n'en a pas !

Sous toutes les zones, chaque matin la cloche sonne et, dans les grandes villes comme celle-ci, de nombreux amis de l'Eucharistie viennent s'agenouiller autour de l'autel. Dans les plus humbles villages, il n'est pas rare qu'elle ait aussi ses fidèles et, dans tous les cas, le prêtre est là toujours qui, avant toute autre action et toute autre pensée, vient lui donner sur la pierre sacrée où il repose, avec la rénovation de ses promesses de fidélité, le renouveau de l'attachement sacré qui le lie à lui pour toujours.

Et combien de simples âmes pieuses vont à lui chaque matin et viennent chercher auprès de lui la satisfaction divine d'un cœur qui a besoin d'amour et de consolation !

Les peuples mêmes se sentent entraînés vers lui à certaines heures plus solennelles où la grâce souffle sur le monde comme les grands vents dans l'espace.

Vingt fois déjà je vous ai parlé des manifestations modernes de la foi et de l'amour des peuples envers l'Eucharistie. Après tous ces exemples que je vous en ai donnés, en voulez-vous quelques autres ?

Le 3 septembre 1922, l'avant-veille de l'ouverture du Congrès eucharistique de Santiago, une communion générale de *vingt mille* garçons et filles édifia l'immense ville américaine. Du 6 au 10 septembre se succédèrent offices solennels, séances d'études, séances d'apparat, messes de communion, veillées saintes. Le dernier jour, tous les ministres, la plupart des sénateurs et des députés, les magistrats de la cour suprême, les généraux et l'ensemble des administrateurs assistèrent à la messe pontificale, où ils entendirent un éloquent sermon sur le règne de Jésus-Christ ; quatre ministres, dont le président, firent publiquement la sainte communion. « La procession du soir fut si magnifique que beaucoup de libres-penseurs et de radicaux ne purent dissimuler l'émotion qui les étreignait. Les rangs étaient serrés ; huit personnes marchaient de front et cependant le cortège s'étendait sur un parcours de trois kilomètres. Toutes les classes sociales y prenaient part. Entre les maisons richement pavoisées, le Saint-Sacrement était porté sur un carrosse d'argent couvert de fleurs et de lumières électriques, et traîné par soixante jeunes gens. Au reposoir, l'archevêque donna la bénédiction à plus de 200.000 personnes. Des vivats et des ovations s'élevèrent de l'immense foule qui laissa échapper de son cœur le beau cantique du Congrès eucharistique de Madrid : *Cantemos el amor de los amores*. Chantons l'amour des amours ! [1] »

Les Congrès eucharistiques se multiplient dans toute la catholicité. Il y a des congrès d'arrondissement ; il y a des congrès diocésains ; il y a des congrès régionaux ; il y a des congrès nationaux ; il y a des congrès internationaux. Tous réunissent

[1] **Mgr Baudrillart, *Une visite au Chili en 1922.***

autour de l'Eucharistie des foules innombrables. Quant aux derniers, ils sont généralement si beaux et si grandioses qu'on ne peut les décrire.

Et voilà dix-neuf siècles, vingt siècles que cela dure !

Non, mon Dieu, on peut interroger tous les âges, jamais on ne trouvera rien de semblable ; et ce soulèvement des cœurs vers le Dieu invisible et cet incomparable amour de l'humanité pour vous, en même temps qu'ils prouvent la divinité de votre sacrement, sont le plus touchant de tous les triomphes !

III

En voici un dernier et plus sublime : c'est un triomphe où le génie et l'amour réunis exaltent l'Eucharistie d'un commun accord et multiplient en son honneur les chefs-d'œuvre dans les lettres et dans les arts et impriment son divin souvenir dans les mœurs sociales.

Certes, ce n'est pas le lieu de faire montre d'érudition. Permettez-moi cependant de développer un peu ma pensée pour la plus grande gloire de l'Eucharistie.

Oui, m. f., les lettres lui ont apporté leur tribut. L'Eucharistie a eu ses poètes, ses orateurs et ses philosophes. Faut-il citer quelques-unes des œuvres qui l'ont glorifiée ? Ce sont, dans la poésie, les douces inspirations de S. Grégoire de Nazianze ; c'est cet incomparable office du Saint-Sacrement, où l'inspiration de S. Thomas d'Aquin, en dépit des vocables rebelles, a trouvé des accents d'une élévation et d'une tendresse sublimes ; ce sont les cantiques de sainte Thérèse et de S. François d'Assise et tant de compositions admirables d'un incomparable lyrisme. Ce sont, si vous parlez de prose, les discours des Pères de l'Eglise et de nos grands orateurs chrétiens, solennel hommage rendu au Dieu de l'Eucharistie dans les plus nobles langues que l'homme ait jamais parlées ; c'est ce quatrième livre de l'*Imitation*, si intime et si vivant, si sage et si brûlant qu'on se demande si c'est le génie qui a inspiré l'amour ou si c'est l'amour qui a inspiré le génie ; ce sont les douces pages de S. François de Sales, pages attendries, pages vibrantes où la force le dispute à la grâce, où l'âme respire je ne sais quels parfums subtils et pénétrants qui semblent venir de plus haut que la terre. C'est cet immortel chapitre de Bossuet sur la Cène, où le grand homme, qui fut la raison et l'éloquence mêmes, étudie l'Eucharistie à sa grande manière, avec ses pensées d'une profondeur à donner le vertige, avec ses larges vues, ces sursauts, ces appels, ces cris de l'esprit ébloui et du cœur charmé, ce sublime dédain de la forme dans une forme sublime. Tout cela me semble dépasser le génie lui-même et former, en l'honneur de l'Eucharistie, la plus belle louange qui soit sortie des lèvres de l'homme.

Et voici que les arts viennent concourir, eux aussi, à la glorification de l'Hostie sainte.

La musique, l'art le plus idéal de tous, se présente avec ce plain chant si grave, si religieux, qui accompagne toutes les cérémonies du culte. La musique profane elle-même veut lui offrir ses hymnes les plus éclatantes, et ses grands compositeurs, qu'ils soient juifs comme Mendelssohn, ou protestants comme Beethoven, ne se croient tout à fait immortels que s'ils ont écrit une messe ou un salut.

La peinture lui offre les chefs-d'œuvre de Léonard de Vinci, de Fra Angelico, de Raphaël et du Dominiquin dans cet incomparable tableau de la *Communion de S. Jérôme*.

La sculpture et la ciselure lui apportent aussi leur tribut ; elles ont créé de concert et ces autels et ces tabernacles d'une si noble et si rayonnante richesse, et ces œuvres d'une ingéniosité exquise, ostensoirs, calices, ciboires, candélabres, merveilles découpées dans l'argent et dans l'or le plus pur.

Ce n'est pas tout. Pour donner à Dieu un abri qui soit digne de lui, pour protéger l'autel où il réside, l'architecture a élevé ces temples qui couvrent la surface du globe, cathédrales splendides, monuments géants, enfants radieux de la foi et du génie catholiques, dont rien dans le passé n'a égalé la beauté puissante.

Et ce n'est pas tout encore. Là où l'homme n'est pas, il n'y a ni âme ni vie, et ce que Dieu veut surtout, c'est triompher dans nos âmes et dans notre vie.

Eh bien ! là encore l'hostie triomphe dans les usages religieux institués en son honneur et perpétués par le même génie catholique.

Ecoutez ces voix qui montent et s'épandent ; écoutez ces accords grandioses de l'orgue ; voyez tous ces flambeaux allumés, voyez cet encens qui fume ; voyez ce prêtre à l'autel et ce peuple prosterné : tout cela c'est le triomphe du Dieu de l'Eucharistie, car c'est le divin sacrifice.

Voyez ces gracieuses théories qui se déroulent, ces brassards qui s'agitent, ces voiles blancs qui flottent : tout cela c'est le triomphe du Dieu de l'Eucharistie, car c'est la Communion solennelle, c'est-à-dire union du Christ caché dans l'hostie avec la jeune âme de nos enfants.

Voyez ces vastes processions dont les flots roulent à travers le village et la grande ville : c'est le triomphe du Dieu de l'Eucharistie, la fête du Saint-Sacrement.

Voyez ces chrétiens agenouillés dans la nuit du sanctuaire, priant loin de tous les regards comme leurs pères dans les catacombes : c'est le triomphe du Dieu de l'Eucharistie, car ces hommes ont quitté leur repos légitime pour venir librement à ses pieds passer de longues heures dans l'adoration nocturne.

Voyez tous ces fronts nus, voyez toutes ces lumières dont la chaîne lumineuse serpente sous les hautes voûtes pendant que le pontife portant l'hostie s'avance sous le dais de pourpre et d'or au milieu d'un peuple qui s'incline sur le passage de ce plus que royal cortège, comme les blés sous le vent dans nos campagnes : tout cela c'est le triomphe du Dieu de l'Eucharistie, car cette démonstration que j'essaierai vainement de décrire, c'est la procession de l'Adoration perpétuelle elle-même, dans les cathédrales et les basiliques de nos grandes cités.

Voilà le dernier et suprême triomphe de l'Eucharistie, celui qui renferme en lui tous les autres, parce qu'il est fait des plus hautes manifestations de la foi et de l'amour. Certes, je n'ai pas tout dit. Dit-on jamais tout ? Mais qu'importe ? Ce que vous venez d'entendre prouve une fois de plus ce que j'avançais en commençant, à savoir que, si abaissé qu'il soit dans son divin sacrement, Jésus-Christ s'y révèle néanmoins dans une gloire à laquelle aucune gloire humaine ne saurait être comparée. Qu'est-ce que le triomphe des héros et des rois comparé à un tel triomphe ?

Mais je finis, m. f. Je vous ai dit les triomphes de l'Eucharistie, les divines revanches du Sauveur humilié dans son sacrement. Je le sais, vous en trouverez de plus bruyants ; vous en trouverez où l'on bat des mains, où les foules s'agitent et crient, où l'enthousiasme va jusqu'au délire. Mais nulle part ni jamais vous n'en trouverez de plus sincères, de plus purs, de plus persévérants, de plus universels, de plus complets.

Qui donc après cela aurait la faiblesse de rougir du Christ eucharistique ?

Ah ! unissons-nous plutôt tous, en ce grand jour, pour mêler nos louanges à celles des siècles et des peuples.

Comme les petits et les humbles de tous les temps et comme les fiers génies dont l'humanité s'honore, courbons nos fronts devant ce glorieux mystère ! Comme ces légions d'âmes saintes qui n'ont vécu que de l'hostie, aimons le Dieu de nos autels, et offrons-lui le meilleur de notre cœur !

Enfin, si nous ne pouvons — et nous ne le pouvons pas — produire ces œuvres d'art qui sont la plus belle louange que Dieu puisse recevoir de l'homme, prenons part du moins à ces démonstrations modestes ou grandioses dont l'Eglise catholique l'a toujours honoré.

La gloire de notre Dieu ne connaît ni limites dans le temps ni limites dans l'espace. Son nom est acclamé dans le ciel et béni sur la terre. Adorons, nous aussi, ce Roi éternel du monde, inclinons nos humbles esprits devant son mystère ; faibles cœurs d'hommes, offrons-lui notre plus fort et notre plus fidèle amour, et glorifions-le dans le temps par tout notre être, comme nous le glorifierons dans l'éternité. Ainsi soit-il.

POUR LA FÊTE DES ANCIENS D'UN PATRONAGE

« UNE IDÉE A QUI UN CŒUR A DONNÉ LA VIE »

Mes frères,

Il y a quelque temps, Mgr Baudrillart, recteur de l'Institut catholique, remettait au nom de M. le Président de la République la croix de chevalier de la Légion d'honneur au directeur d'un grand patronage de Paris : M. Le Chantier. A cette occasion, il déclara que cette œuvre était « une idée à qui un cœur a donné la vie. »

M. f., nous pouvons, sans crainte de nous tromper, étendre cette définition à toutes nos œuvres de jeunesse et je vais me permettre ce matin d'en faire l'application au cher Patronage de St-L.

I.

Le jour où une paroissienne a dit au vicaire chargé des jeunes gens : « Monsieur l'abbé, ces grands garçons n'ont vraiment pas besoin de vous pour s'amuser, » elle a montré qu'elle n'avait rien compris à nos Œuvres et qu'elle n'avait pas saisi l'idée maîtresse qui les inspire, les réglemente et les couronne, à savoir l'idée chrétienne.

Et, en effet, c'est l'idée religieuse qui a créé nos patronages. Sans elle, ils n'auraient pas leur raison d'être.

Le prêtre, qui est l'homme de Dieu, dont la vie n'a de sens qu'autant qu'elle se consacre au service des âmes, le prêtre perdrait son temps en réunissant des enfants, des jeunes gens, dans le but unique de les amuser.

Devant le flot envahissant de l'irréligion, qui entraîne inévitablement derrière lui le flot de l'immoralité, des prêtres zélés ont voulu sauver les âmes qui se perdaient.

Ils ont pensé : « La jeunesse, c'est le printemps de la vie, c'est l'heure où les âmes sont encore droites parce que le monde n'a pas encore eu le temps de les fausser, c'est l'heure où la générosité est facile parce que les jeunes gens ignorent les dangers, l'heure des grands enthousiasmes pour ce qui est beau, noble, parce que les jeunes croient tout possible. La jeunesse, c'est l'heure où la parole de Dieu se fait facilement entendre parce que le cœur est encore pur, c'est l'heure si importante où l'enfant entre dans la vie, où il doit être aidé pour y faire bonne figure, c'est l'heure où on se détermine à défendre ou à combattre l'Eglise, c'est l'heure où on prépare son éternité, puisque beaucoup s'étant égarés sur le chemin de la vie, retrouvent cependant la route du ciel au seul souvenir des années chrétiennes de leur jeunesse. »

En voyant les enfants déserter l'église au lendemain de leur Communion solennelle, entendant les jeunes ouvriers blasphémer le Dieu qu'ils devaient aimer, ces prêtres zélés ont dit : « Les enfants sont timides, nous les grouperons pour qu'ils soient forts; ils sont bruyants, ils auront un local à leur disposition ; ils aiment le plaisir, ils auront des jeux appropriés à leur âge ; les jeunes ont un cœur débordant d'affection, on les orientera vers des amitiés sincères et loyales qui leur épargneront les dangers de la rue. Ils allaient gaspiller leur vie présente et compromettre leur vie future, on les sauvera en les gardant fidèles au Dieu de leur baptême. »

Voilà, m. f., l'idée qui hantait l'esprit des prêtres fondateurs de patronages, l'idée qui hantait l'esprit du prêtre auquel la paroisse de St-L. garde une profonde vénération et une infinie reconnaissance, le prêtre qui fonda notre patronage des jeunes gens, le 8 décembre 1884.

II

M. f., une idée, c'est comme une semence qui germe. Pour qu'elle vienne à maturité, pour qu'elle se réalise, il faut qu'elle rencontre un cœur chaud, généreux, ardent qui lui consacrera ses forces, ses énergies.

Et ici je fais appel à vos souvenirs, chers amis les Anciens.

Remontez dans votre passé, qui est plus ou moins long selon votre âge, jusqu'au jour où, pour la première fois, vous avez franchi le seuil du local affecté au patronage. Vous revoyez ce prêtre qui est venu vers vous le sourire aux lèvres, la main tendue comme un père accueillant, et qui de suite a gagné votre confiance.

Avec le temps et les années, vous avez constaté que votre impression première était vraie. Dans le patronage, vous n'étiez pas un numéro quelconque dont la présence ou l'absence passait inaperçue, mais vous étiez un enfant aimé, suivi, affectueusement entouré. Vos peines d'enfant étaient comprises et vos joies partagées. Vos inquiétudes de jeune homme étaient dissipées et vos espoirs encouragés. Je pourrais citer ici tous les noms des directeurs du patro-

nage depuis l'origine. A quoi bon ? Vos cœurs sont encore tout vibrants de reconnaissance pour eux, pour tout le bien qu'ils vous ont fait sans doute, mais surtout parce que vous avez senti qu'ils vous appartenaient. Ils vous aimaient avec une affection si entière et si désintéressée que leurs journées, leurs nuits étaient à vous. Leur chambre était votre maison, leur cœur était votre refuge. Et même les jours où vous méritiez des reproches, si votre nature regimbait, votre cœur vous disait, tout bas, qu'ils avaient raison et bien fort vous poussait à venir vous jeter dans leurs bras.

Et aujourd'hui, chers amis, que le temps et l'expérience de la vie vous permettent de juger avec plus de justesse les événements et les hommes, vous comprenez tout le labeur et tout le dévouement que nécessite une Œuvre de jeunes gens. Autrefois, vous auriez cru volontiers que tout était plaisir pour M. l'Abbé d'être avec vous et qu'il n'avait point d'autres soucis. Aujourd'hui vous ne doutez pas qu'il n'aurait sans doute préféré à certaines heures moins de tapage et moins d'ennuis causés par vos espiègleries et vos inconséquences. Aujourd'hui vous comprenez que c'est par le dévouement sans limites de leurs âmes sacerdotales que vos directeurs vous ont fait le plus grand bien. Vous comprenez aussi que s'ils se sont attachés à des âmes d'enfants, à des âmes de jeunes hommes, c'est qu'ils espéraient que ces âmes se rempliraient de l'idée chrétienne, que leur labeur porterait des fruits et que le grand but de leur vie, à savoir faire connaître et aimer N.-S. Jésus-Christ, allait dans les âmes de leurs jeunes gens se réaliser.

III

« Un patronage, c'est une idée à qui un cœur a donné la vie. »

Une idée, si grande, si belle, si noble soit-elle, quand elle reste dans le domaine théorique, est une idée stérile. Pour être féconde, elle doit se manifester dans la vie.

Un directeur de patronage n'est satisfait que le jour où il constate que son œuvre est vivante. Et qu'est-ce que vos directeurs n'ont pas inventé pour donner la vie à la leur ?

Ils ont réuni les enfants les jeudis, les dimanches. Pour les intéresser ils se sont faits enfants avec eux, se mêlant à leurs jeux, orientant leurs désirs, sachant leur faire aimer la maison qui les recevait, et par leur entrain et leur gaieté ils faisaient briller le soleil même un jour de pluie.

Pour tous et selon les âges, ils ont voulu les grands jeux de plein air : gymnastique, sports, scoutisme, afin que l'ouvrier d'usine, l'employé du bureau et du magasin puisse, au moins le dimanche, respirer à pleins poumons et refaire ses forces physiques.

Ils ont tenu, les soirs de semaine, des réunions avec des causeries sérieuses, pour ouvrir et satisfaire les intelligences désireuses de s'instruire et de défendre leurs convictions.

Ils ont organisé des soirées artistiques et des fêtes, pour que la famille ne fût pas étrangère, mais associée à la vie de toute cette jeunesse.

« Tout cela, dira-t-on, c'est l'extérieur : beaucoup de bruit, pas beaucoup de besogne. » — Pardon, c'est l'extérieur nécessaire, indispensable parce que la jeunesse a besoin de grand air, de bruit et de plaisir. Et c'est quelque chose, c'est beaucoup de lui procurer des joies saines et de l'arracher aux séductions alléchantes qui lui feraient perdre sa foi et sa dignité.

Aussi bien, la vie d'une Œuvre, comme la vie d'un homme, se mesure moins à son extérieur qu'à la valeur de son âme. Et l'âme du patronage est faite de l'âme de son directeur et de tous ses jeunes gens.

Pour que l'idée maîtresse qui a présidé à la fondation du patronage devienne féconde, la vie religieuse de chaque enfant est devenue la préoccupation constante du directeur. La prière, les réunions de piété, les offices du dimanche, les communions régulières, la retraite annuelle, ont façonné ces âmes d'enfants, de jeunes gens pour en faire des âmes de vrais chrétiens.

Ah ! mes chers amis, n'est-il pas vrai qu'en faisant de vous des chrétiens, vos prêtres vous ont rendu le plus grand des services ? Ils vous ont appris à rendre à Dieu l'hommage de l'adoration, de la reconnaissance, de la confiance que vous lui devez. Mais, par votre foi chrétienne, ils vous ont fait trouver aussi le courage d'être des hommes de devoir dans votre état, dans vos familles, dans vos foyers. Et aux heures douloureuses où les difficultés, les épreuves et les peines vous ont touchés, par votre foi chrétienne ils vous ont appris à demeurer des hommes dignes et généreux.

« Un patronage, c'est une idée à qui un cœur a donné la vie. » En effet, c'est l'idée du devoir chrétien qui passe par le cœur du prêtre pour pénétrer l'âme de la jeunesse, pour s'épanouir en elle et lui faire produire les grands fruits des vertus chrétiennes qui font de nous des hommes et les vrais disciples de Jésus-Christ.

* *

Jeunes gens, aimez donc passionnément votre patronage, c'est-à-dire donnez-lui tout ce que votre jeune cœur possède d'ardeur, de générosité et de dévouement.

Chers Anciens, comme par le passé, soyez les soutiens de cette Œuvre à laquelle vous devez tant, soyez les meilleurs auxiliaires du prêtre qui en a la charge.

Et vous, m. f., qui comprenez que l'avenir de la paroisse, l'avenir de l'Eglise de France ne peut être que dans une jeunesse chrétienne, envoyez au patronage de votre paroisse tous vos enfants, aidez le directeur à en faire de vrais chrétiens ; c'est pour leur bonheur, c'est pour le vôtre et pour la plus grande gloire du bon Dieu. Ainsi soit-il.

VARIA

Pour une Mission paroissiale

I

LETTRE D'INVITATION A LA MISSION

Mes chers paroissiens,

Vous connaissez par avance la bonne nouvelle. Une mission sera donnée à cette paroisse du... au...

Elle sera prêchée par..., deux apôtres pleins de zèle, de talent et d'expérience, qui mettront tout en œuvre pour vous intéresser et toucher vos cœurs.

J'ose espérer que, chaque jour, vous vous grouperez nombreux autour de la chaire, et que vous